

LE SECRET DE PAPY

J'arrive chez mon grand-père. Il est là sur le pas de la porte. Il nous attendait. Mes parents descendent en premier, je reste quelques instants dans la voiture. Cela faisait longtemps que nous n'étions pas venus le voir. Il faut dire que ce n'est pas la porte à côté non plus.

Mon sac sur le dos, je m'avance sur le chemin de gravier. Je suis nerveux, je ne sais pas pourquoi. Peut-être à l'idée de le voir, justement. Je pense à la première fois que je l'avais rencontré, j'avais eu peur de ses yeux, blancs et froids. Il m'accueille par un sourire, un de ces sourires que font souvent les vieux, un sourire sans dents, les yeux qui pleurent. Il ne m'a pas dit bonjour, il est simplement rentré dans la maison, laissant la porte ouverte. La maison de Papy est très grande, on pourrait presque dire que c'est un manoir. Une sorte d'aura semble se dégager du bâtiment, quelque chose d'inquiétant.

Mes parents avaient déjà commencé à ouvrir les valises. Je monte directement dans ma chambre après que l'on m'ait expliqué où elle se trouvait. C'est une vaste pièce, sombre et froide. Il y a un grand lit à baldaquin miteux, une vieille armoire en bois sombre et un bureau. Les murs sont craquelés et des toiles d'araignées recouvrent le plafond. Tandis que je m'installe dans la chambre un courant d'air glacial me fait frissonner. Pourtant volets et fenêtres sont fermés. Les planches du parquet craquent sous mes pas, je remarque alors un vieux tableau accroché au-dessus du lit. C'est le portrait d'une jeune femme. Elle est très belle et elle semble me sourire, un sourire figé pour toujours. Je n'ai jamais connu grand-mère, c'est peut-être elle. Je demanderai à grand-père. Une ombre me frôle les jambes. Je sursaute et laisse échapper un cri. C'est un chat, tout noir. Il ronronne en se frottant contre moi. J'ai un petit rire nerveux de m'être laissé effrayer pour si peu, mais lorsque je tends la main pour le caresser, il s'en va dans le couloir en crachant. J'ouvre ma valise et m'installe rapidement, puis je ressors.

Je descends les escaliers. Des lustres ornés de bougies sont pendus au plafond, et je remarque une souris qui court se cacher en m'apercevant. En bas mes parents discutent, grand-père n'est pas là.

- Je pense que l'on va bientôt manger, dit ma mère en me voyant.

Peu de temps après, Papy arrive et nous installe autour d'une immense table. Une grande dame entre alors, poussant devant elle un chariot muni de plats sous cloches. C'est une femme mince et d'allure sévère, ses cheveux grisonnants sont tirés en un chignon serré. Papy nous la présente, elle s'appelle Angela, c'est elle qui s'occupe de la maison et qui fait la cuisine. Elle nous salue d'un hochement de tête, nous sert rapidement, mes parents et moi, et repart aussitôt.

- Vous ne mangez rien, José ? demande ma mère

- Non, j'ai déjà mangé avant votre arrivée. Je mange tôt, c'est dans mes habitudes, nous dit-il sèchement.

José, c'est mon grand-père. Son nom entier est José Muñoz Rivera, il est espagnol.

Nous mangeons en silence malgré les tentatives de mes parents d'entamer la discussion. Grand-père n'est pas très bavard. Il y a quelque chose de sombre en lui, une certaine rigidité qui me met mal à l'aise. Du coin de l'œil, je l'examine. Surtout ses yeux, discrètement, malgré le fait qu'il ne puisse me voir. Mon père m'a remarqué et fronce les sourcils. Autrefois il m'avait expliqué que les aveugles sentent lorsqu'on les regarde. Je replonge dans mon assiette, un silence lourd s'installe.

- Grand-père, c'est qui la femme du tableau au-dessus de mon lit ?

Il se tourne vers moi, lentement, et pose ses yeux sur moi, comme s'il me scrutait. Je me sens mal tout à coup. Il hésite avant de me répondre.

- C'est Maria, Maria Isabel Segara, ta grand-mère. Elle est morte avant ta naissance, tuée par la police franquiste durant la Retirada. Elle avait vingt-cinq ans.

Silence. Mon mal-être s'intensifie un peu plus et je sens le regard sévère de mes parents braqué sur moi.

Le repas se finit sans un bruit. Tout ce que l'on avait mangé était délicieux, pourtant j'ai l'estomac noué. Après que tout le monde a fini de manger, Angela arrive pour débarrasser.

Je me retrouve à nouveau dans ma chambre. Je ferme la porte et me change. Il est tard. Après le dîner, nous sommes sortis faire un tour sur la plage. Il faisait froid, nous sommes revenus au bout d'une demi-heure.

J'éteins la lumière et me mets au lit. Mes parents viennent me dire bonne nuit cinq minutes après. Leur chambre se trouve à l'opposé de la mienne, de l'autre côté de la maison. Après leur départ, je reste éveillé et fixe le plafond. De nouveau je suis mal à l'aise. Je n'arrête pas de me retourner dans mon lit. Les pensées m'assaillent, m'empêchant de trouver le sommeil. J'essaie de faire le vide dans ma tête, en vain. Ce n'est qu'au bout d'une heure que je finis par m'endormir.

Les volets laissent filtrer des rayons du clair de lune. J'entends des bruits de pas qui résonnent dans ma tête. Quelqu'un approche. Une vague de terreur me submerge, pénétrant au plus profond de mon être. Cette personne qui erre dans les couloirs, c'est José. Je le sais, je le sens, c'est une certitude pour moi. A chaque pas, mon sang semble se glacer un peu plus. Pourquoi cette peur soudaine ? Le bois du parquet craque. Mon corps tout entier est pris de spasmes incontrôlables. Tout à coup, j'ai l'impression d'étouffer, d'être pris dans un étau infernal alors que les pas se font plus proches et plus distincts. Besoin de crier, de m'enfuir, de boire quelque chose... Mon cœur se fige alors que les pas s'arrêtent devant ma porte. L'espace d'un instant, je n'entends plus rien, et ce silence-là est bien plus terrifiant, bien plus effrayant que tout le reste ; il est assourdissant, écrasant. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que les pas repartent, laissant place au calme de la nuit.

Le lendemain, je me réveille de bonne heure. Je me lève et ouvre les volets de ma chambre. Le soleil n'est pas encore levé. Je me remémore ce qui s'est passé durant la nuit. Pourquoi ai-je été si effrayé ? Je me pose encore la question lorsqu'on frappe à la porte. Je sursaute.

- Entrez.

C'est Angela.

- Vous êtes matinal, il est tout juste huit heures. Je prépare votre petit-déjeuner.

Elle fait demi-tour et repart.

Je me suis ennuyé ferme durant toute la matinée. Je n'ai pas vu grand-père. C'est un soulagement pour moi car je ne cesse de penser aux événements de cette nuit. Mes parents sont revenus vers onze heures, ils ont fait quelques courses au marché. A midi, nous avons voulu aller manger dans un restaurant en ville, mais José n'était toujours pas là. Il est revenu une demi-heure plus tard sans nous expliquer la raison de son absence et il n'a pas voulu aller déjeuner avec nous car, nous a-t-il dit, il déteste la ville. C'est donc sans lui que nous sommes partis au restaurant. A trois heures, nous sommes revenus. L'après-midi fut aussi ennuyeuse, sinon plus que la matinée. Le soir, nous nous sommes de nouveau retrouvés autour de l'immense table pour manger. Personne n'a vu Papy manger aujourd'hui et mes parents s'en inquiètent mais ils n'insistent pas. Pendant le dîner, ma mère demande à grand-père de nous raconter sa vie. Il n'a pas l'air particulièrement enthousiaste et c'est à contrecœur qu'il commence son récit.

« Je suis né à Barcelone en janvier 1911. Mon père était ouvrier et ma mère institutrice. J'ai été enfant de chœur mais je me suis orienté pourtant rapidement vers des idées anarcho-syndicalistes. Mon père était un sympathisant de la Confédération nationale du travail (CNT) à laquelle j'adhère en 1929, c'est là que je rencontre Maria que j'épouse en janvier 1933. En

mars 1935 nous avons un enfant, Juan, ton père, » me dit-il en s'adressant à moi. Il reprend. « En juin 1936, je participe aux combats contre les militaires putschistes dans les rues de Barcelone avec Maria à mes côtés, Juan étant laissé à la garde de mes parents. Je m'engage ensuite dans la défense de la République contre le coup d'Etat militaire, comme jeune milicien dans la colonne Durruti et pars pour le front de Saragosse. Après quelques mois, je rejoins la colonne Ascaso, plus au nord où je retrouve des cousins. En 1938, j'intègre l'armée républicaine en reconstruction, et je suis bombardé lieutenant contre ma volonté, sous le contrôle d'un capitaine communiste. Je participe à la bataille de l'Ebre de juillet à novembre 1938 et je suis blessé au bras à la fin de la guerre près de Huesca. La chute de Barcelone précipite la Retirada, la retraite. Maria et moi, on décide alors de passer à pied en France par le Perthus, mais en quittant Gérone, nous tombons dans une embuscade d'éclaireurs franquistes et Maria est tuée sur le coup, d'une balle dans la tête. Je franchis la frontière seul, au milieu d'une multitude de fuyards, le 6 février 1939. J'avais attrapé la gangrène à la suite de ma blessure au bras et après une brève intervention d'urgence à Perpignan, j'ai été transféré au camp d'Agde, ma blessure n'étant pas totalement guérie. »

A ce moment là, le visage de grand-père s'assombrit et il ne dit plus rien. « Pourquoi tu ne continues pas ? » demande mon père. Il ne répond pas et ne lâche plus un mot jusqu'à la fin de la soirée. Il semble las, comme s'il portait un poids sur ses épaules. Nous finissons le repas et, encore une fois, Angela vient débarrasser. Nous sortons de table et je monte me coucher.

Je me réveille. De nouveau, j'entends des bruits de pas dans le couloir, mais je ne ressens plus la peur qui m'avait envahie hier. Je reste immobile. Les pas se rapprochent. Je repense à la tristesse que j'ai lu sur le visage du vieil homme pendant le dîner, quelque chose semblait le tourmenter, l'accabler de chagrin. J'éprouve alors une soudaine pitié pour grand-père. Comment quelqu'un pouvait-il être aussi mélancolique ? Les pas ne se sont pas arrêtés devant ma chambre cette fois et une sensation de vide profond s'empare de moi.

Le lendemain, José avait disparu. Après de longues recherches, on l'a retrouvé à un kilomètre de la maison sur le bas-côté de la route d'Espagne. Il était mort, il tenait dans sa main un petit sac en tissu rouge et noir à l'intérieur duquel se trouvait un pendentif et de la terre. Le pendentif contenait une photographie de Maria, et la terre était celle d'Espagne, de l'Espagne libre qu'il portait dans son cœur, tout comme Maria.

Ariel G classe de 3^o2
Collège de CERET